« ECOUTEZ-LE REVIVRE »

Jean-Pierre BESANCENEY
« Dit RENÉ AMER »

ROCHEFORT –SUR-MER

La Citadelle emblématique (3)

LES D'MOISELLES de ROCHEFORT

Dernier volet de ce triptyque consacré à la Base-Ecole 721, les « D'moiselles de Rochefort ».

Enfin, quand j'écris « consacré à la Base-Ecole 721 », je veux dire par là consacré aux différences fondamentales que j'ai constatées dans l'organisation et le fonctionnement de la Base entre les années 50 et l'époque actuelle.

Après celles – importantes – relatives à l'infrastructure, la pédagogie et dont j'ai parlé précédemment, je voudrais, aujourd'hui, en relever une autre, fondamentale elle aussi puisqu'elle a trait, cette fois, à la mission même de l'école : il s'agit de la formation de jeunes filles en qualité de sous-officiers de l'Armée de l'Air.

Plus qu'une différence proprement dite, il s'agit là, à mon sens et, je le crois également à celui de nos camarades septuagénaires anciens de Rochefort, il s'agit là, donc, d'une véritable « innovation » qui nous a tous surpris car, à l'époque de la 2ème Compagnie supervisée et manœuvrée de main de maître, en 1949, par « BOUBOULE », nulle femme ne figurait parmi les multiples brigades qui s'étiraient longuement sur le chemin des hangars « Moteurs » ou « Avions » : cet avènement paraissait, alors, tout simplement, impensable !

Avant de dire mon sentiment sur l'innovation que constitue pour moi l'accession des femmes aux Armées de l'an 2000, je profite des colonnes du « MILE-PATTES » pour tenter de dissiper le malentendu qui s'est élevé à ce sujet dans l'un des chapitres de mon dernier ouvrage « LES AUTOMNES DECADENTS ». Le chapitre en cause d'intitule « l'Armée des Femmes » et, dans ce cadre et entre autre, j'avais été amené à écrire que « les femmes ont tellement mieux, tellement plus utile et tellement plus grandiose à entreprendre – et à réussir – que de porter les armes ».

Sortie d'un contexte qu'il n'est évidemment pas question de rapporter ici mais qui, de ce fait, en modifie le sens et la portée, cette phrase m'a valu de nombreuses critiques et certaines inimitiés qu'un écrivain doit savoir accepter. Pourtant, si j'en crois Madame Simone Veil à qui j'avais, jadis, fait parvenir mon premier ouvrage *(METRO-ETOILE PAR OPERA – épuisé – Guilde des Lettres – PARIS)*, je n'ai rien du « matcho » ou du misogyne pour lequel certains ont voulu me faire passer puisque, à l'issue de cette lecture, cette grande Dame a bien voulu m'écrire que mon Ouvrage était « un hommage rendu à la féminité ».

La Féminité, nous y voilà ! Aussi paradoxal que celui puisse paraître, cette phrase qui m'a valu tant d'observations, cette phrase, dans mon esprit ne constituait pas une critique mais, au contraire, une sorte de défense de la Féminité, réaction-réflexe née soudainement en moi un certain après-midi froid et pluvieux de décembre 1944.

Ce jour-là, déporté à STUTTGART depuis deux mois, pioche à la main, je déblayais, avec une dizaine d'autres infortunés de diverses nationalités, un immense monceau de décombres sis à côté de la Hauptbanhof (gare principale) dont la voûte monumentale s'était écroulée sur la chaussée d'une large avenue à la suite d'un sévère bombardement effectué de nuit, l'avant-veille, par des « Lancaster » de la R.A.F. Nous travaillions dans un décor hallucinant de poutrelles tordues et de blocs de pierres éclatés, par moments à moitié asphyxiés par une sorte de brouillard toxique constitué d'un épais nuage de poussière mais aussi d'innombrables fumées consécutives aux incendies allumés par ces terribles bombes au phosphore qui parviennent même à « brûler » la pierre. Dans ces conditions, je n'y voyais pas à trois mètres. Alors que je contournais un énorme bloc de béton, je me suis tout à coup trouvé face à face avec un petit groupe de prisonniers de guerre occupé, comme nous, à besogner dans les gravats mais, eux escortés et surveillés par des militaires en armes. C'est à la marque d'infamie **« OST »** cousue sur leur défroque que je les ai identifiés : il s'agissait de Russes. Soudain, à côté de moi, pour satisfaire un besoin naturel, l'un d'eux a baissé le haillon brunâtre qui lui servait de pantalon. C'est alors, qu'horrifié, j'ai réalisé que ce malheureux était, en réalité « une malheureuse » c'est-à-dire une Femme.

Je dis « horrifié » car l'être que je découvrais à cet instant n'avait rien, mais absolument rien de féminin. Dans son physique, son masque, son allure et son comportement, tout dénotait le robot guerrier asexué qu'incarne désormais à mes yeux, le combattant soviétique (Volontaires ou non, de nombreuses femmes ont combattu dans l'armée Rouge entre 1941 et 1945)

Il faut avoir vu ce que j'ai vu ce jour-là pour réaliser qu'une Femme qui n'en est plus une constitue, en tout cas pour moi et dans ces conditions, une sorte de monstruosité indéfinissable dont l'apparition vous met mal à l'aise. Cette vision et cette prise de conscience soudaines m'ont tellement marqué que, soixante ans après (j'avais seize ans au moment des faits) elle demeure une hantise ancrée dans ma mémoire.

Voilà la raison profonde pour laquelle – à l'époque – j'ai écrit « *que les femmes ont mieux à faire que de porter les armes* ». Mais j'ai bien dit « à l'époque » c'est-à-dire au temps ou je n'avais pas encore eu l'occasion de découvrir les « D'moiselles de Rochefort » dont nous allons, enfin, dire quelques mots.

Après les avoir vu évoluer à deux reprises, quel que soit le degré d'avancement de leur parcours militaire ou professionnel, j'ai, contrairement à ce que j'observe quotidiennement autour de moi, découvert des jeunes filles et des jeunes femmes saines.

Saines, qu'est-ce à dire ?

Simplement ceci. Tout d'abord qu'à la suite de la pratique régulière du sport, elles me sont, au plan physique certes, apparues éclatantes de santé mais aussi et surtout, moralement et psychologiquement parlant, épanouies de par cette valorisation qui transparaît à travers leur personne, valorisation que confère la culture régulière de qualités fondamentales aujourd'hui, hélas, en voie de disparition. Contrairement, en effet, à la pléthore de « Zorros féminins » et autres redresseuses de torts qui se bousculent quotidiennement ou presque sur le petit écran en vue de changer un monde (qui ne change d'ailleurs pas pour autant), parce qu'elles n'évoluent pas, elles, dans un milieu pollué ou la référence demeure le fric, l'esbroufe et la suffisance, c'est-à-dire en définitive, dans le médiocre, mais parce qu'elles marchent au pas avec détermination dans un environnement salubre, luisant d'écologie morale où l'on enseigne et l'on pratique quotidiennement le respect de la tenue, le goût de l'effort, la ponctualité, le civisme, le patriotisme et, « cerise sur le gâteau féminin » la Réserve et la Décence, c'est-à-dire cette espèce d'Aura sans laquelle la femme ne peut prétendre au respect de l'homme, pour ces raisons donc, et en lieu et place de stars en carton-pâte qui accaparent indûment ce qualificatif,

les « **D'moiselles de Rochefort »** incarnent elles, aujourd'hui et à mon sens, les véritables **« FEMMES D'HONNEUR » !**

Par ailleurs, force est bien de reconnaître, qu'actuellement, les conflits ont pris une tout autre dimension par rapport au passé. S'ils sont, hélas, parfois, toujours dits « armés », de l'aspect militaire qu'ils présentaient toujours autrefois, ils arborent à ce jour et de plus en plus une configuration de guerre économique, scientifique, technique, voire diplomatique qu'en la conjoncture et compte-tenu de leurs qualités spécifiques, les femmes sont parfaitement à même de mener....et de gagner.

Seuls, dit-on, les sots ne changent pas d'avis. Après les avoir vu évoluer, avoir observé et apprécié – en particulier – leur élégance morale mais aussi leur potentiel intuitif et créatif, je fais amende honorable en écrivant qu'aujourd'hui, les « D'moiselles de Rochefort » apportent un « plus » à l'armée de l'Air, et, donc, à l'équilibre et à la défense de la Nation.

J.P. BESANCENEY de son nom de plume
René Amer
à sa sortie de Rochefort en Janvier 1950

MAD'MOISELLE DE ROCHEFORT (1)

En privilégiant le métier militaire,
La discipline, donc, la réserve et l'effort,
Renonçant à la mode ainsi qu'à son confort
Pour s'habiller de la tenue réglementaire,

En vue de devenir pilote ou secrétaire,
Et d'apporter ainsi, au Pays, son renfort,
Enthousiaste et racée, Mad'moiselle de ROCH'FORT,
Sait pourtant rester Femme et garde son mystère ;

Contrairement aux « Stars » et autres intrigantes
Mad'moiselle de Roch'fort m'a paru élégante
Qui choisit l'aviation pour servir le Drapeau

Et qui, glaive intrépide à l'instar de Saint Georges,
Fière de son Armée, la porte dans la peau,
Donc, à la foi dans l'âme et dans le soutien-gorge.

(1) Ce « singulier » qui en l'occurrence, peut paraître « singulier » (ainsi d'ailleurs, que les élisions qui émaillent ce poème) ne sont utilisés que pour respecter les règles élémentaires de la versification, en particulier un nombre de pieds, première exigence d'un « sonnet » digne de ce nom.

LE PHARE DE L'AMITIÉ

Avant de « rendre l'antenne » et bien que le thème abordé n'aie rien à voire avec, objet officiel de cet article, les « D'moiselles de Roch'fort » (qui ne m'en voudront pas pour autant) je voudrais dire un mot d'un sujet qui me tient à cœur : il s'agit de l'amitié entre hommes que rapproche un emblème fascinant à partir du moment ou il apparaît sous la forme d'ailes dorées qui scintillent sur un uniforme bleu nuit.

Il ne s'agit pas là, bien-entendu, de cette forme d'amitié équivoque à laquelle, me semble-t-il, on fait beaucoup trop allusion aujourd'hui, mais de « l'autre », celle qu'avec de merveilleuses paroles, célébrait si bien, jadis, la chanteuse Françoise Hardy, c'est-à-dire l'amitié authentique, l'amitié élégante, l'amitié enrichissante qui ennoblit et éclaire une vie d'homme, en particulier quand elle s'exerce entre des êtres qui vivent le même idéal :

Il y avait une fois, en 1952, sur le sol d'Extrême-Orient – en l'occurrence la base aérienne de Tan-Son-Nhut – deux jeunes sergents de l'armée de l'Air (22 et 23 ans) qui, parce qu'ils avaient tous deux l'âme aéronautique et un esprit d'explorateur, s'estimaient, s'appréciaient mutuellement et, chaque fois que leurs obligations respectives (l'un était radio-navigateur, l'autre, mécanicien) le leur permettaient, sortaient ensemble à la recherche de découverte, d'exotisme.... Et de congaïes point trop farouches.

Et puis, rapatriés en métropole à l'issue d'un séjour de deux ans, ils se sont trouvés séparés par les impératifs de la vie militaire. L'un a terminé sa carrière lieutenant-colonel, l'autre, adjudant-chef. Mais, au fond d'eux-mêmes, ils n'avaient cessé de penser l'un à l'autre. Alors, que croyez-vous qu'il arriva ?

Ceci ! Un jour, quelque cinquante ans après s'être perdu de vue, par le truchement du périodique de la Mutuelle de l'armée de l'Air, l'ex lieutenant-colonel Pierre BORDA a découvert que l'ex adjudant-chef Jean-Pierre Besanceney, devenu l'écrivain René AMER, était toujours de ce monde. Dès lors, à grand renfort de coups de téléphone et de correspondance, il n'a eu de cesse qu'il ne retrouve son ami sergent d'Indochine de 1952 qu'il évoquait toujours flanqué de son chapeau de brousse.

Et, finalement, grâce à son obstination et ses démarches, un demi-siècle après s'être quitté, heureux et profondément émus, en Septembre 2003, à l'occasion du Salon du Livre Militaire de Bergerac, les deux amis ont vécu la grande joie des RETROUVAILLES.

Pierre, grâce à la compréhension de mon autre ami Pierre qui m'ouvre les colonnes du « MILLE-PATTES », j'ai aujourd'hui la possibilité, par l'intermédiaire d'une publication de l'armée de l'Air, de te dire et de t'écrire qu'à la suite de la fidélité de ton souvenir, j'ai connu l'une des plus pures joies qu'un senior meurtri par la vie et par l'hypocrisie qui sanctionne la publication de ses ouvrages, puisse ressentir.

Dès lors, comment mieux conclure cet hommage rendu à une lumineuse amitié qui a survécu à 50 ans de silence parce qu'elle est de celle qui caractérise ceux qui, durant des années, ont entretenu la même fastueuse maîtresse : **l'armée de l'Air,** comment donc Pierre, mieux conclure cet hommage qui te revient, qu'en citant ces quelques lignes – que tu connais, certes – mais qui, désormais, te sont dédiées :

« CIEL DES HOMMES »
(Les printemps héroïques)

----alors, moi qui, ma vie militaire durant, sur toutes les bases aériennes de France, de Navarre et du monde ou je me suis posé, ne pensais en débarquant, qu'aux femmes que j'espérais

rencontrer, j'ai fini à la longue, et alors que je ne les recherchais pas, par découvrir ces êtres attachants, ces êtres nouveaux pour moi, ces êtres à la fois riches de leur générosité, empêtrés dans leur grossièreté et cependant pétris de noblesse, des HOMMES !

Tu vois, Pierre, contrairement à l'idée que s'en font ceux et celles qui ne les connaissent que superficiellement, les hommes qui vivent ensemble, qui marchent ensemble, qui mangent la même soupe, affrontent les mêmes risques et portent le même uniforme, sous leurs dehors abrupts, la rugosité de leur apparence, les altercations quotidiennes, leur langage de charretier et leurs mains sales, les HOMMES, c'est parfois quelque chose de PUR !

Printemps 1952 :
Les sergents Pierre BORDA (à droite)
et Jean-Pierre BESANCENEY,
aux aguets, dans la rue Catinat,
principale artère de SAIGON

Jean-Pierre BESANCENEY

« Dit RENE AMER »